

Effacement des frontières quartier-ville

(synthèse et extrait des travaux de thèse de doctorat de Larissa Romariz Peixoto, 2019)

Mots clés : isolement, territoire, limites physiques, limites psycho-sociales, obstacles

L'un des objectifs majeurs du projet RHS est d'atténuer, voire de rompre un isolement vécu ou ressenti par les habitants des quartiers populaires, isolement révélé par le travail de recherche mené sur le terrain, au cœur du Hainaut transfrontalier, côté belge et côté français.

Si le territoire concerné montre une grande diversité entre les quartiers sociaux et de sensibles différences entre ceux-ci de part et d'autre de la frontière franco-belge en termes de taille et de type de bâti, l'analyse territoriale des quartiers investis a également révélé quelques similitudes : un territoire marqué par une histoire commune, la présence dominante de logements publics, ou encore l'accès à une structure d'accompagnement social, dite centre socio-culturel en France, et maison de quartier en Belgique.

Mais au-delà de ces comparaisons, un constat particulièrement frappant émane des recherches sur le terrain menées en étroite collaboration entre universitaires et structures d'accompagnement social, et recueillant la parole des habitants : **l'omniprésence de frontières de types divers, plus ou moins visibles ou tangibles.**

« frontière : toute espèce de barrage, défense, obstacle que l'on peut ou doit franchir » (CNRTL)

Des frontières physiques, qui marquent une rupture visible avec la ville : une infrastructure routière, une voie de tram, une friche industrielle ... ont été racontées par les habitants lors d'ateliers **de carte mentale** (voir outil carte mentale d'un quartier»), de **parcours de quartier**, ou lors de **marches urbaines transfrontalières**.

Des frontières socio-économiques, directement liées au contexte historique dans lequel sont nés ces quartiers. Leurs structures sociale et urbaine sont des conséquences directes de politiques publiques ou de choix économiques : l'implantation d'une activité industrielle et d'un quartier de logements à l'extérieur d'une ville ou encore les critères d'attribution de logements sociaux basés essentiellement sur un plafonnement de revenus.

Des frontières psycho-sociales : invisibles, mais non moins marquantes que les frontières physiques. Ces barrières sont construites majoritairement par les **représentations mentales** des quartiers forgées par les habitants, mais aussi par celles véhiculées à l'extérieur de celui-ci. Des représentations qui se révèlent au travers de la manière dont les habitants voient leur propre quartier, mais aussi au travers de **l'image** renvoyée par les gens de l'extérieur ou par l'image que les habitants pensent que les gens de l'extérieur ont de leur quartier.

Par exemple, une image souvent **négative** révélée lors de la participation des habitants aux ateliers « MOTUS », organisés au sein des structures d'accompagnement respectives des quartiers (voir fiche « Motus »).

« On nous regarde du mauvais œil : qu'est-ce que tu fous dans ce quartier ? »

D'autres types de limites peuvent être engendrés par les **formes et réseaux urbains** : voiries sans issues, logements « qui tournent le dos » à la ville.

Quand l'effacement d'une frontière en amène une autre

Certains quartiers ont pu bénéficier d'un projet de rénovation urbaine avec comme objectif principal la reconnexion à la ville et ainsi, la rupture d'**un isolement subi**, mais aussi l'instauration d'une mixité sociale par l'implantation de logements dits « moyens », destinés à la vente.

Si, avec sa rénovation, le quartier a vu s'effacer une certaine forme de limite par rapport à son environnement proche, avec cette mixité sociale voulue, il a paradoxalement vu naître une nouvelle forme de frontière : une différence sensible et visible entre logements privés et publics, constatée par les habitants, a renforcé la perception d'une différence de classe sociale entre voisins. Ici, c'est **l'expression architecturale** qui a créé une **autre frontière, stigmatisante** pour les locataires de logements publics.

La limite de la cage... ou du cocon

Ce qu'il faut retenir toutefois, c'est que les différents types de limites, parfois très franches entre quartier et ville, n'ont pas forcément une connotation négative. Tandis que, dans certains cas, il peut être comparé à une cage dont les occupants se sentent isolés, déconnectés, au travers des témoignages d'habitants, le quartier se révèle aussi être un cocon grâce auquel les résidents se sentent protégés vis-à-vis de l'environnement extérieur, et où se développe une solidarité certaine.

« Aves mes amis, on se retrouve ici en été. »

« J'aime bien les activités du quartier : Noël, carnaval, fête de la musique ... »

« Une communauté sans problèmes. »

Les articulations entre les frontières et leur développement théorique sont explorés dans le document de thèse.¹

Les termes « cage » et « cocon » pour décrire le quartier proviennent des sociologues Didier Lapeyronnie² et Loïc Wacquant³.

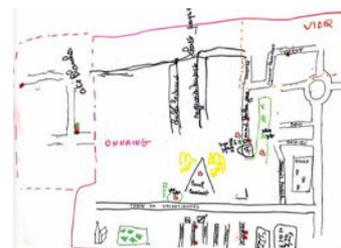
Au-delà de ces frontières, des **passeurs de frontières ont été identifiés**.

¹ A paraître, Larissa Romariz Peixoto

² LAPEYRONNIE Didier et COURTOIS Laurent, *Ghetto urbain : ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont (coll. « Le monde comme il va »), 2008

³ WACQUANT Loïc, « Les deux visages du ghetto », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, no 160, 5, p. 4-21

En réalisant la **carte mentale de leur quartier**, les habitants ont ainsi révélé des lieux de rencontres qui leur sont propres, qui émergent de la mémoire collective. Il peut s'agir d'un terrain de jeux, d'un espace vert aménagé, mais aussi de certaines parties de voiries dont l'usage classique est détourné par une occupation fortuite des habitants.



En réalisant le **parcours de leur quartier**, c'est ce patrimoine collectif que les habitants mettent en valeur. Cette carte constitue un outil innovant de valorisation identitaire grâce auquel les habitants font découvrir un tout autre visage de leur quartier. Ils peuvent dès lors atténuer une limite psycho-sociale en véhiculant une image plus positive et valorisante pour eux-mêmes.



« Le décalage est trop important. ». « Ils (les habitants des autres quartiers et les usagers de la ville, ndla) ne sont pas comme nous ! »

L'essentiel passeur de frontière observé est finalement **la rencontre inter-quartiers**. Les journées transfrontalières (Belgique-France) ou les visites inter-quartiers organisées dans le cadre du projet RHS ont permis aux habitants d'échanger leurs impressions, de s'exprimer sur leur vécu et, malgré un environnement physiquement différent, de constater leurs similitudes. D'un côté comme de l'autre de la frontière franco-belge, chacun constate un vécu proche du sien. Une dynamique positive peut alors s'installer avec des partages d'expériences et de solutions pour améliorer leur cadre de vie.

Paradoxalement, ce que le travail transdisciplinaire et collaboratif de recherche-action RHS aura permis de démontrer est que la frontière la moins difficile à franchir est la frontière franco-belge.

« On les a rencontrés, ils sont comme nous, pas de chichi ! »

Des outils contribuant à l'atténuation, voire l'effacement de ces frontières de tous types ont été développés dans l'axe d'approche territoriale du projet. Il s'agit d'activités telles que les marches urbaines, la création de parcours externe au quartier, la mise en place de terres de rencontre ou le développement de la pair-aidance (voir fiches-outils y relatives).

Aller sur



www.ricochets.eu